

et de lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie attendrie disait à Paul : « O mon ami, jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

## LE CARDINAL DE BERNIS.

### FRAGMENT D'UNE LETTRE A VOLTAIRE.

.... Si vous n'aviez fait que de belles tragédies et le seul poëme héroïque qu'on lise avec plaisir dans notre langue; si vous n'étiez qu'un historien élégant et philosophe; qu'un homme du monde facile dans son style, piquant et agréable dans ses plaisanteries, vous ne laisseriez pas que d'être le premier homme de lettres de votre siècle; mais outre les talents de l'esprit et les ressources du génie, vous avez de l'humanité dans le cœur, vous faites du bien aux malheureux, vous dotez la petite nièce du grand Pierre après l'avoir élevée. Voilà ce qui vous met au-dessus des autres hommes. La bienfaisance est la première des vertus. Je vois assez la plupart des choses de ce monde avec la même lunette que vous, mais il faut convenir que parmi les *bouteilles de savon* dont vous parlez, il n'en est point de plus brillantes, de plus durables, ni de plus utiles que les bienfaits répandus. Puisque vous êtes arrivé à soixante-dix ans avec la machine frêle que je vous ai connue, et les travaux sans nombre auxquels vous l'avez assujettie, je vous promets une vie aussi longue que celle de la maréchale de Villars, qui s'est défendue dans son lit comme le maréchal à Malplaquet. Tant que vous serez gai, vous vous porterez bien. Ménagez vos yeux, dictez et n'écrivez jamais. Quoique je sois assez sévère sur ce qui regarde le prochain, je vous permets pourtant des plaisanteries sur l'orgueil sans mérite et les vanités déplacées en tout genre: vous en digérerez mieux et ferez mieux digérer les autres.

## THÉORIE DU SOMMEIL.

Considérant chaque organe de la vie animale dans l'exercice de ses fonctions, vous y verrez constamment des alternatives d'activité et de repos, des intermittences complètes.

Chaque sens, fatigué par de longues sensations, devient momentanément impropre à en recevoir de nouvelles. L'oreille n'est point excitée par les sons, l'œil se ferme à la lumière, les saveurs n'irritent plus la langue, les odeurs trouvent la pituitaire insensible, le toucher devient obtus, par la seule raison que les fonctions respectives de ces divers organes se sont exercées quelque temps.

Fatigué par l'exercice continué de la perception, de l'imagination, de la mémoire ou de la méditation, le cerveau a besoin de reprendre, par une absence d'action proportionnée à la durée d'activité qui a précédé, des forces sans lesquelles il ne pourrait redevenir actif.

Tout muscle qui s'est fortement contracté ne se prête à de nouvelles contractions qu'après être resté un certain temps dans le relâchement. De là des intermittences nécessaires de la locomotion et de la voix.

Tel est donc le caractère propre à chaque organe de la vie animale, qu'il cesse d'agir par là même qu'il s'est exercé, parce qu'alors il se fatigue, et que ses forces épuisées ont besoin de se renouveler. L'intermittence de la vie animale est tantôt partielle, tantôt générale. Elle est partielle quand un organe isolé a été longtemps en exercice, les autres restant inactifs. Alors cet organe se relâche; il dort tandis que les autres veillent.

L'animal est maître de fatiguer isolément telle ou telle partie.

Chacune devait donc pouvoir se relâcher, et par là même réparer ses forces d'une manière isolée; c'est le sommeil partiel des organes. Le sommeil général est l'ensemble des sommeils particuliers.... De nombreuses variétés se remarquent dans cet état périodique auquel sont soumis tous les animaux. Le sommeil le plus complet est celui où toute la vie externe, les sensations, la perception, l'imagination, la mémoire, le jugement, la locomotion et la voix sont suspendus : le moins parfait n'affecte qu'un organe isolé; c'est celui dont nous parlions tout à l'heure.

Entre ces deux extrêmes, de nombreux intermédiaires se rencontrent : tantôt les sensations, la perception, la locomotion et la voix, sont seules suspendues, l'imagination, la mémoire, le jugement restant en exercice; tantôt, à l'exercice de ces facultés qui subsistent, se joint aussi l'exercice de la locomotion et de la voix. C'est là le sommeil qu'agitent les rêves, lesquels ne sont autre chose qu'une portion de la vie animale, échappée à l'engourdissement où l'autre portion est plongée.

Quelquefois même, trois ou quatre sens seulement ont cessé leur communication avec les objets extérieurs : telle est cette espèce de somnambulisme où à l'action conservée du cerveau, des muscles et du larynx, s'unit celle souvent très-distincte de l'ouïe et du tact. N'envisageons donc point le sommeil comme un état constant et invariable dans ses phénomènes. A peine dormons-nous deux fois de suite de la même manière; une foule de causes le modifient en appliquant à une portion plus ou moins grande de la vie animale la loi générale de l'intermittence d'action. Ses degrés divers doivent se marquer par les fonctions diverses que cette intermittence frappe.

Le principe est partout le même, depuis le simple relâchement qui, dans un muscle volontaire, succède à la contraction, jusqu'à l'entière suspension de la vie animale. Partout le sommeil tient à cette loi générale d'intermittence, caractère exclusif de cette vie; mais son application aux différentes fonctions externes varie infiniment.

Il y a loin de ces idées sur le sommeil à tous ces systèmes rétrécis où sa cause, exclusivement placée dans le cerveau, le cœur, les gros vaisseaux, l'estomac, présente un phénomène isolé, souvent illusoire, comme base des grandes modifications de la vie.

## CHARLES BONNET.

### LES POLYPES A BOUQUET.

Regardez dans ce ruisseau, dont le fond est couvert de débris de plantes; qu'apercevez-vous sur ces débris? des taches de moisissure; ne vous y méprenez pas : ces moisissures ne sont pas ce qu'elles paroissent être, et vous le soupçonnez déjà; vous pensez les annoblir beaucoup en les élevant au rang de végétaux; vous conjecturez que ce sont des plantes en miniature, qui ont leurs fleurs et leurs graines, et vous vous applaudissez de ne pas juger de ces moisissures comme le vulgaire. Prenez une loupe; que découvrez-vous? de très-jolis bouquets, dont toutes les fleurs sont en cloches. Chaque cloche est portée par une petite tige, qui s'implante dans une tige commune; vous ne doutez plus à présent de la vérité de votre conjecture, et je ne puis vous détacher de ce parterre microscopique. Vous ne l'avez pourtant pas assez observé. Fixez vos regards sur l'ouverture d'une de ces cloches : vous y apercevez avec surprise un mouvement très-rapide, que vous ne pouvez vous lasser de contempler, et que vous comparez à celui d'un moulinet. Ce mouvement excite dans l'eau de petits courants, qui entraînent vers la cloche une multitude de corpuscules, qu'elle engloutit, et qui s'y dissolvent. Vous commencez à douter que ces cloches soient de véritables fleurs, et les mouvements, en apparence spontanés, des tiges, accroissent encore vos doutes. Continuez d'observer; la nature elle-même vous apprendra ce que vous devez penser de cette singulière production, et vous fournira de nouveaux motifs d'admirer la fécondité de ses voies. Voilà une cloche qui se détache d'elle-même du bouquet, et qui va en nageant se fixer à quelque appui; suivez-la. Un court pédicule part de son

extrémité, et c'est par le bout de ce pédicule qu'elle s'attache. Il se prolonge et devient une petite tige. Ce n'est plus un bouquet que vous avez sous les yeux, c'est une fleur unique. Redoublez d'attention; vous touchez au moment le plus intéressant. La fleur s'est formée, elle a perdu sa forme de cloche, et a pris celle d'un bouton. Vous soupçonnez peut-être que ce bouton est un fruit ou une graine, qui a succédé à la fleur; car vous avez de la peine à abandonner votre première conjecture. Ne perdez point de vue ce bouton : le voilà qui se partage peu à peu suivant sa longueur, et la tige est surmontée à présent de deux boutons, plus petits que le premier. Examinez ce qui se passe dans l'un et l'autre. Ils s'évasent insensiblement, et vous apercevez dans les bords de l'évasement un mouvement, qui s'accélère à mesure que le bouton s'ouvre. Déjà le moulinet reparoit, et les deux boutons ont pris la forme d'une cloche. Un fruit qui se convertit en fleurs, seroit-il un véritable fruit? Des fleurs dont l'intérieur est animé, et qui avalent de petits insectes, seroient-elles de véritables fleurs? Laissez reposer vos yeux, et revenez observer au bout de quelques heures. Vos fleurs se sont fermées comme la première; vous devinez aisément qu'elles vont se partager de même, s'évaser ensuite, et vous donner quatre cloches. Cela est déjà fait, et vous avez un petit bouquet, formé de quatre fleurs. Si vous continuez d'observer, vous le verrez grossir par de nouvelles divisions de deux en deux; bientôt vous lui compterez seize, trente-deux, soixante-quatre fleurs, etc. Telle est l'origine de ce parterre microscopique, qui s'étoit d'abord attiré votre attention : combien étoit-il plus admirable encore que vous ne le pensiez! Quelle foule de merveilles une tache de moisissure présente-t-elle au physicien étonné! quelles scènes intéressantes, variées, imprévues se passent sur un brin de bois pourri! quel théâtre pour celui qui sait penser! mais notre loge est si reculée, que nous ne faisons qu'entrevoir : quel seroit notre ravissement, si tout le spectacle se dévoilant à nos yeux, nous pénétrions jusques dans la structure intime de ce merveilleux assemblage d'atomes vivants! Nos sens obtus n'en démêlent que les parties les plus saillantes; ils ne saisissent que le gros des décorations, et les machines, qui les exécutent, demeurent cachées dans une nuit impénétrable. Qui éclairera cette nuit profonde? qui

percera dans cet abîme où la raison va se perdre? qui en retirera les trésors de puissance et de sagesse qu'il recèle? Sachons nous contenter du peu qu'il nous est permis d'entrevoir, et contemplons avec reconnaissance ces premiers pas de l'intelligence humaine vers un monde placé à une si grande distance de nous.

### LE LANGAGE DES ANIMAUX.

Le langage artificiel est proprement ce que nous nommons la parole. L'homme est le seul animal qui parle, et cette admirable prérogative lui donne l'empire sur tous les animaux. Par la parole, il règne sur la nature entière, remonte à son divin auteur, le contemple, l'adore et lui obéit. Par la parole, il se connoît lui-même, connoît les êtres qui l'environnent, et les tourne à son usage : il peut dire « moi, » juger de ses relations, s'y conformer, et accroître ainsi son bonheur. Par la parole, il devient un être vraiment sociable, et les sociétés qu'il forme, il les gouverne par des loix, qu'il crée, change ou modifie selon les temps, les lieux et les occurrences.

La brute, bornée au langage naturel, ignore tout, hormis les besoins et les objets qui peuvent les satisfaire : mais une multitude de sensations tient à ces besoins divers, et toutes, ou presque toutes, ont leurs signes naturels. L'espèce de ces signes, leur nombre, leur emploi, l'ordre dans lequel ils se succèdent, la manière dont ils sont variés et combinés, constituent le génie de la langue des différents animaux.... Prêtons donc une oreille attentive aux animaux domestiques, et prenons-les pour nos maîtres....

Que veulent dire ces sons lugubres de cette poule d'Inde? Voyez ses petits se cacher et se tapir à l'instant. On les diroit morts. La mère regarde vers le ciel, et redouble ses gémissements. Qu'y découvre-t-elle? Un point noir, que nous avons peine à démêler, et ce point noir est un oiseau de proie, qui n'a pu tromper la vigilance et la pénétration de cette mère, instruite de loin par la

nature. L'ennemi dispaçoit : la poule pousse un cri de joie; les alarmes cessent, les petits ressuscitent; et les voilà tous rendus auprès de leur mère et à leurs plaisirs.

Observons les canards, lorsqu'ils veulent aller au bain. Ne semble-t-il pas qu'ils en conviennent entre eux par des signes de tête réitérés, analogues à ceux que nous faisons nous-mêmes quand nous approuvons?...

Écoutez cette chatte, qui sollicite ses petits à quitter le galetas où ils ont été élevés, et à descendre dans les offices, pour partager avec elle les avantages de ce nouveau séjour. Voyez-la encore jouer avec eux. Elle vient de prendre une souris : elle les appelle; ils accourent à sa voix. Elle leur lâche la proie vivante, et leur apprend à s'en jouer. Quel concert dans leurs jeux! quelle vivacité, et quelle variété dans leurs mouvements! quelle expression dans leurs gestes, dans leurs contorsions, dans leurs attitudes! que d'esprit dans tout cela! Passez-moi ce mot, que ma logique a beau réprouver.

Le langage du chien, le plus expressif de tous, est si varié, si fécond, si riche, qu'il fourniroit seul à un long vocabulaire. Qui pourroit demeurer insensible à la manière dont ce domestique fidèle fait éclater la joie que lui donne le retour de son maître? Il saute, danse, va, revient, retourne, circule rapidement et avec grâce autour de ce maître chéri, s'arrête tout à coup au milieu de sa course, fixe sur lui des regards pleins de tendresse, s'en approche, le lèche à plusieurs reprises, reprend sa course, dispaçoit, reparoit un instant après pour mettre à ses pieds quelque chose, gesticule, aboie, conte à tout le monde sa bonne fortune, sa joie s'extravase par mille endroits et de mille façons; il ne se possède plus, il redouble ses aboyements; on diroit qu'il va parler : mais, quelle différence du ton qu'il prend à présent, à celui qu'il prendra la nuit, lorsque, placé en sentinelle sur la porte du logis, il apercevra un voleur! quelle différence encore entre ce nouveau ton et celui dont il usera à la vue du loup! Suivez ce chien à la chasse : quelle expression dans tous ses mouvements, et surtout dans ceux de sa queue! quelle sage ardeur, quelle mesure, quelle sagacité, quel accord avec le chasseur! quel art à se faire entendre, à modifier à propos ses allures, à diversifier ses indications! Un lièvre est

lancé; le chien donne de la voix, et qui pourroit se méprendre aux sons redoublés qu'il rend alors?...

Je chasse à la pipée, et je me sers d'une chouette. Une hirondelle l'aperçoit, crie et vole quelque temps autour du triste oiseau, et disparoit. Au bout d'un quart d'heure, je vois accourir des escadrons d'hirondelles, qui me forcent d'abandonner la chasse. La première hirondelle avoit donc été sonner le tocsin?

J'entre dans la ville; j'entends un chien qui aboye avec force, et presque sans interruption: d'autres chiens le joignent bientôt, et tous ne cessent d'aboyer. Je cherche ce qui peut les ameuter ainsi: je découvre un homme vêtu d'une sorte d'uniforme, et appuyé sur un bâton. Cet homme est un de ces archers préposés par la police pour tuer et empoisonner les chiens dans certains temps de l'année: ces animaux les connoissent, et leur rendent guerre pour guerre.

## LE P. BRIDAINE.

### LA MORT DU CHRIST.

Il y avoit, mes frères, très-loin d'ici, dans une ville que je ne dois point nommer, pour ne pas vous faire connoître la partie intéressée; il y avoit, dis-je, un jeune homme d'une très-grande famille, d'une parfaite conduite, de la plus belle espérance, et qui jouissoit dans tout le pays de la meilleure réputation. C'étoit un fils unique connu par son excellent cœur, et qui faisoit la gloire et les délices de ses parents. Il arriva que d'autres jeunes gens de son âge, avec lesquels il n'avoit aucune liaison, se compromirent, de la manière la plus grave, dans une très-mauvaise affaire avec sa propre famille, qui voulut en avoir justice. On leur fit donc leur procès, qui fournit bientôt assez de preuves pour les pouvoir tous condamner à mort. La désolation étoit universelle dans la ville où ils devoient subir leur triste sort au milieu de la place publique. Notre charitable jeune homme en fut touché, et ne voyant point d'autre moyen d'obtenir leur grâce, poussé par son bon naturel, il sut si bien s'y prendre que, par un effort de la générosité la plus extraordinaire, il survint comme partie principale dans ce procès criminel, en se substituant lui-même à cette troupe de malheureux. Ce n'est pas tout: il faut vous dire encore qu'il étoit le fils du seigneur du lieu; il poussa donc la charité jusqu'à se faire charger juridiquement, et à se charger pour son propre fait de la responsabilité du crime qu'ils avoient commis, paroissant ainsi l'unique criminel aux yeux de la justice; de sorte que les juges ne virent plus et ne durent effectivement plus voir que lui seul à poursuivre et à punir.

On l'admira, on le plaignit. Mais la rigueur des formes et la

lettre de la loi obligèrent les magistrats de prononcer contre lui, quoiqu'à regret, un arrêt de mort. Ce fut une consternation générale. Le jour de l'exécution est fixé au lendemain. Par une disposition de la Providence, au moment où le bourreau arrive sur la place pour préparer l'échafaud, il est frappé lui-même de mort subite en présence de tout le peuple. On s'écrie sur-le-champ, de tous les côtés, que c'est une déclaration manifeste du ciel, et qu'il faut absolument faire grâce au pauvre patient, victime volontaire du dévouement le plus héroïque. Tous les cœurs déchirés poussent à la fois le même cri en sa faveur. Mais tout à coup un autre jeune homme fait entendre sa voix, au milieu de la multitude : c'étoit précisément l'un des complices impliqués dans le même procès criminel, et auquel un si beau sacrifice venoit de sauver la vie. « Personne ne se présente, dit-il, pour dresser l'échafaud : eh bien ! je prends sur moi ce soin. Il n'y a point de bourreau : j'en ferai les fonctions, et je me charge du supplice. » Tout le monde frissonna d'horreur, comme nous tous tant que nous sommes ici présents, en entendant une proposition si barbare, que les juges n'étoient pas en droit de rejeter. Il se mit donc à l'œuvre, et la sentence fut exécutée. Vous frémissez, mes frères ! A la bonne heure ! Mais je suppose que vous me comprenez. Ce jeune homme si intéressant qui vient de mourir, en quelque sorte, devant vous, pour le salut de ses frères, c'est Jésus-Christ en son état de victime toujours vivante dans le sacrement de l'Eucharistie ! Et ce bourreau d'office, ce bourreau volontaire, qui est-il ? C'est vous tous, pécheurs sacrilèges qui m'écoutez. Jésus-Christ, votre rédempteur et le mien, s'étoit donné pour vous une seconde vie par le testament et par le prodige de son amour. Il sembloit pour toujours à l'abri d'une nouvelle mort dans ce tabernacle. C'est vous tous, malheureux Judas, c'est vous qui avez renouvelé son supplice après sa résurrection ; c'est vous qui, par vos communions en état de péché mortel, avez dit, sinon en paroles, au moins par le fait, ce qui est pis encore : « Tirez Jésus-Christ du fond de ce sanctuaire, où il est caché sous les voiles eucharistiques ; livrez-le-moi sur cette table sainte : c'est moi qui vais le crucifier de nouveau ; c'est moi qui veux élever de mes propres mains la croix sur un autre calvaire ; c'est moi qui me charge d'être son bourreau. »

## LE PRÉSIDENT DE BROSSES.

### LE LUXE EN FRANCE ET EN ITALIE.

Nous disons, nous autres Français, que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient un air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût, etc. J'ai souvent lieu de mettre ici en parallèle le genre différent du faste des deux nations française et italienne ; à vous le dire sans fard, celui de cette dernière me paraît infiniment plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique, et sentant mieux son air de grandeur. Ce que nous appelons le plus communément, en France, faire une grande figure, avoir une bonne maison, c'est tenir une grande table. Un homme riche, qui représente, a force cuisiniers, force services d'entrée et d'entremets, des fruits montés d'une manière élégante (dont l'usage, par parenthèse, nous vient d'Italie) ; la profusion des mets doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives. Il rassemble le plus grand nombre de gens qu'il lui est possible, pour consommer ces apprêts, sans se beaucoup embarrasser s'ils sont de ses amis, ou s'ils sont gens aimables ; il lui suffit qu'on voie qu'il fait la chère du monde la plus délicate et la mieux servie, et qu'on puisse publier que personne ne sait mieux se faire honneur de son bien. Au milieu de cette espèce de dépense, il vit dans un embarras journalier, sans plaisir, si ce n'est même avec ennui, malaisé, malgré ses richesses ; souvent ruiné, et à coup sûr oublié après la digestion.

Un Italien ne fait rien de tout cela ; sa manière de paraître après avoir amassé, par une vie frugale, un grand argent comptant, est